

—Songe combien est grave ton affirmation.

—Dame ! monsieur, c'est peut-être grave, mais ce n'est pas ma faute, après tout. Je ne vous ai pas cherché, moi. Vous êtes venu me trouver. Vous m'avez fait des questions, je vous ai répondu.

—La justice va t'interroger, bientôt, sans doute.

—Qu'elle m'interroge.

—On te confrontera avec Pierre Jourdan.

—Qu'est-ce que c'est que cela, confronter ?

—On fera venir Jourdan en ta présence. Tu répéteras devant lui tes déclarations.

—Il le faudra bien, puisque c'est vrai.

—Et s'il dit que tu mens ?

—S'il dit cela c'est lui qui mentira.

—Bien. Retourne à la vente. Je ne te dérangerai plus.

—Oh ! monsieur, je ne vous reproche rien. Seulement je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit et ce n'est peut-être pas très amusant pour vous.

Valentin n'avait plus à hésiter.

—Demain, j'irai trouver M. d'Hautefort et je lui dirai tout.

Le soir même de ce jour, assez tard dans la soirée, Clotilde se promenait seule dans le parc. Elle avait la fièvre, grelottait de froid et de chaud. Elle était restée au lit toute la journée. La douceur de la nuit l'avait tentée et elle avait voulu sortir pour secouer son engourdissement.

A peine était-elle sous bois, où la nuit se faisait encore plus profonde, que Pierre Jourdan arrivait à elle.

—Madame, dit-il très bas, sommes-nous seuls ?

—Oui.

—Mlle Bérengère ne vous accompagne pas ?

—Elle lit, au salon.

—J'allais solliciter l'honneur d'être reçu par vous, malgré l'heure tardive, car je désire vous parler.

—Que se passe-t-il ?

—Des événements graves et que M. Valentin de Séverac ne vous laisse pas ignorer, sans doute.

—Oui, je sais tout. Mais j'espère que Valentin ne vous accusera pas. Bérengère a pris chaleureusement votre défense....

—Ah ! dit-il, les yeux brillants, la main tout à coup sur son cœur ; Bérengère m'a défendu.... Oui, comment pourrait-elle croire, en effet ?

Il soupira.

—Je m'attends à être arrêté demain.

—Non, Valentin nous eût prévenues.

—Valentin ne vous prévient pas.... Il n'oserait.

—Mon Dieu, quel malheur !....

Elle restait accablée.

Mais son accablement fut de courte durée.

Elle prit les mains du brave garçon, les serra févreusement.

—Tranquillisez-vous, Pierre, ma résolution est prise. Je ne veux pas que l'on vous accuse. Je dirai tout à mon mari.

Il secoua la tête. Il souriait avec mélancolie.

—Vous vous méprenez, dit-il. Je ne suis pas venu vous avertir du danger qui me menace parce que ce danger m'effraye. Je suis venu parce que je crois pouvoir vous sauver !....

—Me sauver !

—Oui !

Quel salut possible ? N'était-elle pas perdue ?....

Mais lui, doucement, toujours avec le même sourire :

—Je puis vous sauver.... veuillez m'écouter.

Il s'arrêta tout à coup et prêta l'oreille.

—Qu'est-ce donc ? fit-elle.

—Vous n'avez rien entendu ?

—Non.

—Il m'a semblé entendre un bruit de pas légers sur ces branches mortes.

—Un chevreuil ou un lièvre qui nous a aperçus.

—Peut-être.

Il écouta. Plus rien. Il fit même quelques pas dans le fourré épais traversé par l'avenue où ils se trouvaient. Dans ce fourré, de petits sentiers étroits, soigneusement entretenus, reliaient les avenues les unes aux autres.

Il ne vit personne.

—Je me suis trompé, cela est certain.

Il revint à Clotilde qui n'avait pas bougé et d'une voix profondément émue :

—Madame, je vous prie de prendre au sérieux tout ce que je vais vous dire, car cela va vous paraître, au premier abord, étrange et un peu désordonné. Dites-vous bien, en m'écoutant, que j'ai longuement réfléchi à tout ce que vous allez entendre et que ce que je vous offre, je vous l'offre la tête reposée.

—Vous savez combien j'estime votre caractère. J'ai pour vous une affection toute particulière, qui est un peu celle d'une mère pour son enfant. Bérengère ne vous aime-t-elle pas comme un frère ?

—Comme un frère, c'est vrai ! murmura-t-il en soupirant.

—Parlez donc, monsieur Jourdan, je vous écoute.

—Je n'ai plus personne pour m'aimer, pour prendre souci de moi si je viens à être malade ; pour me regretter, si je meurs. Mon honneur ne regarde donc que moi-même. Honoré, c'est moi seul qui en profite. Déshonoré, j'en souffre seul et mon déshonneur ne retombe sur aucun des miens. Demain, madame, je le répète, je serai arrêté. J'en suis sûr. M. de Séverac tient une piste et ne peut attendre plus longtemps pour la faire connaître à la justice. Je me laisserai arrêter sans protestations, sans bruit, sans scandale, et je répondrai sans mentir aux questions de M. d'Hautefort.

—Que direz-vous ?

—Je dirai qu'en effet c'est bien moi qui ai porté dans les broussailles de la route le cadavre de Lafistole.

—Mais ce meurtre, vous ne direz pas que vous l'avez commis, je suppose ? dit-elle avec animation.

—Pourquoi ne le dirais-je pas ? Cela ne mettrait-il pas fin à tout ? Valentin sera heureux, puisqu'il aura réhabilité la mémoire de son père, et vous, madame, vous que j'aime tant, vous sortirez d'un épouvantable cauchemar.

—Et vous croyez que j'accepterai un pareil sacrifice ?

—Oui ! dit-il d'un ton ferme.

—Jamais !

—Songez, madame, que vous êtes dans une terrible alternative. Songez que dans une aussi atroce situation il faut des moyens extraordinaires. Humainement vous ne pouvez être sauvée. Voilà pourquoi je suis venu vous trouver pour vous dire de compter sur moi. Le salut, ainsi que je vous l'offre, est possible. Ne me refusez pas et, avant de répondre, réfléchissez qu'il ne s'agit pas seulement de vous, mais de votre mari, de son père et de votre.... fille !....

—Non, non, monsieur Jourdan, je n'accepterai jamais.... Et pourtant, je peux vous dire qu'en vous entendant ainsi parler, j'ai éprouvé ma première joie depuis bien longtemps. Quel noble cœur que le vôtre, Pierre, et comme je vous aime davantage encore pour ce généreux sacrifice que vous seul aussi vous auriez la force d'accomplir !

—Ne me refusez pas !

—Avez-vous donc pensé que je pourrais accepter ? Vous savez dans quelles circonstances Lafistole a été tué. Vous savez que c'était presque mon droit de le tuer. Vous savez que les juges m'excuseraient assurément et m'acquitteraient. Ce n'est donc pas un crime que ce meurtre, et si j'en faisais juge le monde entier, le monde me pardonnerait. Mais ce qui serait un crime, Pierre, ce serait de laisser retomber sur vous la responsabilité de ce meurtre, ce serait de vous laisser accuser et condamner, car vous n'auriez pas pour vous défendre les raisons qui m'absolvent, moi. Si les juges me demandent : " Pourquoi ce meurtre ? " N'ai-je pas ma réponse toute naturelle et toute prête : " Je défendais ma fille, je ne voulais pas la livrer à un misérable. " Et vous, Pierre, si les juges vous demandent compte de la mort de Lafistole, que répondrez-vous ?

—Peu m'importe, puisque, sans restriction, j'accepte mon déshonneur.

—Et que penseriez-vous de moi si je ne refusais pas ?

—Que penserai-je ! Sinon que vous m'aimiez assez pour m'avoir donné une occasion unique de vous montrer mon dévouement.

—Non, vous me mépriserez.

—Madame, madame !

—Vous me mépriserez et vous auriez raison.

—Oh ! madame, que parlez-vous de mépris ! S'il ne s'agissait que de vous et si vous étiez seule comme je suis seul, vous ne pourriez accepter un dévouement inutile ; mais je considère que vous n'avez pas le droit de me refuser et de sacrifier ainsi, pour jamais, dans un scandale qui aura du retentissement par la France tout entière, votre fille et votre famille. Non, vous n'avez pas ce droit,—et puisqu'il faut que je vous dise tout, vous n'avez pas le droit de m'enlever l'orgueil de vous avoir sauvée, vous, madame, et le suprême bonheur de m'être dévoué pour Bérengère.

—Votre offre est noble et grande, mais je refuse.

Il suppliait :

—Madame, j'aime tant Bérengère. Croyez-vous vraiment que ce serait un vrai sacrifice pour moi ? Non. Un bonheur, je vous le répète, un bonheur ineffable. Je me rappelle que si petit que je fusse, toutes mes pensées n'étaient occupées que d'elle, et je ne rêvais qu'aux moyens de lui faire plaisir. Je n'étais heureux que lorsqu'elle me souriait. Oh ! mais alors, bien heureux, je vous assure, parce que dans l'isolement où je vivais sans avoir jamais eu autour de moi d'affection depuis la mort de mes parents, je comprenais vaguement que Bérengère m'aimait. Je voyais cela quand elle me retrouvait, après des semaines d'absence. Ses yeux brillaient. Ses petites mains mignonnes restaient longtemps dans mes mains et je n'osais serrer mes rudes doigts habitués aux gros travaux parce que j'avais grand-peur de lui faire mal.

Et si vous saviez, madame, comme je suis fier et heureux de l'aimer !.... Je n'ai jamais eu l'espoir qu'elle m'aimerait, et je ne me